

Seth Greenland

Mister Bones

Traduit de l'américain
par Jean Esch



Liana Levi

À Susan

Toutes les notes sont du traducteur.

Titre original : *The Bones*

© by Seth Greenland, 2005

© 2005, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

www.lianalevi.fr

PROLOGUE

Frank Bones pisse sur le monde.

Par la fenêtre de sa loge à l'Elysium Theatre, dans le centre de Cleveland, ses yeux injectés de sang cachés derrière ses lunettes noires suivent le jet d'urine qui décrit un arc de cercle gracieux avant de retomber quatre étages plus bas sur la banquette arrière d'une décapotable rouge. Content de lui, il porte à sa bouche la bouteille de tequila qu'il tient dans la main et boit une gorgée pour fêter ça.

Il est vêtu de noir de la tête aux pieds, n'ayant pas encore été frappé par la *fatwa* de la mode décrétant l'obsolescence de cette couleur: dans les lycées, les filles s'habillent toutes en noir de nos jours. Jean noir moulant, ceinture noire avec une petite boucle argentée et chemise noire en soie; l'ensemble proclame: «J'ai quarante-quatre ans mais j'assure toute la nuit.» Pas au sens rock'n'roll du terme, car Frank n'est pas musicien, mais dans le sens où il peut encore s'envoyer en l'air plusieurs fois avec des partenaires multiples sans faire relâche.

La porte s'ouvre et Lou Nova, l'organisateur du spectacle de ce soir, entre dans la loge exigüe. Frank se tourne vers lui en titubant légèrement; la tequila tangué dans son estomac. Il ajuste son gyroscope et redresse le dos. Son regard fait le point sur le ventre de l'organisateur, que contient difficilement une veste de gala en satin trop ajustée, avant de remonter vers le

visage grassouillet de cet homme entre deux âges arborant une barbe de trois jours pour essayer de faire branché, puis jusqu'aux cheveux clairsemés, attachés en une petite queue de cheval grasse. Frank voit le genre. Sa voix monte de ses entrailles en gargouillant; elle glisse sur sa langue et jaillit à plein volume :

– Ce type va regretter d'avoir laissé sa capote baissée.

Frank n'a pas envie d'être à Cleveland, dans les coulisses de l'Elysium Theatre, avec ce mec qu'il espère ne jamais revoir. Il voudrait être à Los Angeles, dans son pavillon de West Hollywood, au lit, sous la couette, seul. Enfin, pas vraiment. Il apprécierait la compagnie d'une bouteille de tequila, comme celle qu'il tient à cet instant, ici à Cleveland, et qui rend supportable le calvaire qu'est devenue sa vie sur les routes.

– Dans cinq minutes, Frank, annonce Lou.

Frank regarde par la fenêtre ; l'air humide du mois de juin semble envahir toute la pièce. Il dit à Lou :

– Toutes les bagnoles sur le parking sont japonaises. Comment ça se fait ?

– Vous voulez un café ?

– Pas besoin. Que le spectacle commence !

Lou hausse les épaules. Les artistes bourrés, il connaît. Il prend Frank par le bras et l'entraîne hors de la loge. Dans le couloir, Frank sort son portefeuille, il y pioche un billet de cinq dollars gras et le tend à Lou, tandis qu'ils se dirigent vers la scène.

– Des Camel filters, Lou. J'essaie de réduire ma consommation de nicotine. Je suis dans un trip santé.

– Vous vous souvenez de votre numéro ?

Frank montre son crâne en hochant la tête d'un air solennel.

– Tout est là-dedans.

L'Elysium Theatre : spectacles de variétés, jazz, rock, punk et hip-hop. Deux mille places quand ils ouvrent le balcon et qu'ils ne tirent pas un rideau derrière la

rangée R. Ce soir, il y a peut-être huit cents spectateurs payants. Frank et Lou sont sur le côté de la scène. Le public bourdonne en fond sonore, il attend avec impatience ce moment de gaieté en compagnie du plus méchant des comiques américains.

– Ça va, Frank?

Pas de réponse. Il se concentre. Dans les haut-parleurs, un type dont la voix semble sortie des *Dix Commandements* annonce: «Mesdames et messieurs, voici Frank Bones!»

– Ils attendent, dit Lou en faisant de grands gestes vers la scène.

Frank a des obligations, c'est sa vie.

– Mes cheveux, ça va?

Sans attendre la réponse, Frank, qui s'adresse aux gens comme s'ils étaient tous des spectateurs, en posant des questions de pure forme, entre en scène d'un pas nonchalant. La poursuite le percute de plein fouet, comme un camion, à travers ses lunettes noires, et ses pupilles déjà rétrécies se rétractent encore, à tel point que le plus précis des instruments d'optique aurait du mal à les mesurer. Salve d'applaudissements, auxquels Frank ne répond pas. Non qu'il n'apprécie pas, mais il est préoccupé. Il s'avance vers le micro. Il le sort de son pied. Il se protège les yeux avec sa main.

Sa première phrase...

– Lou, où sont mes Camel filters?

Les gens rient car c'est ce qu'on attend d'eux. Ils ont payé entre vingt-cinq et quarante-cinq dollars pour se trouver là ce soir, et ce type est un comique, alors ils rient. Même si Frank est on ne peut plus sérieux, car le manque de nicotine hurle à la lune. Frank se tourne vers Lou, qui hausse les épaules, lui aussi pense que c'est une plaisanterie, vu que ce type est un comique. Agacé, Frank revient face au public.

– Bonsoir, Detroit.

Un spectateur lance:

– Hé, t’es à Cleveland!

– *Que Dieu m’en garde.*

La réplique de Frank provoque des rires et des huées bon enfant. Il plisse les yeux face au soleil qui lui brûle les yeux, là-haut au balcon. Il se déplace vers la droite, comme s’il espérait lui échapper. Mais le projecteur le suit, il a l’impression d’être un évadé qui court le long du mur de la prison.

– *Vous ne pourriez pas baisser un peu la lumière? J’ai l’impression d’être couché sur une table d’opération et entouré d’un millier de médecins qui s’apprêtent à me retirer un rein.*

Il attend. Les spectateurs s’agitent sur leurs sièges. La lumière baisse légèrement.

– *Ah, c’est mieux. Maintenant, j’ai juste l’impression de subir une opération de la cornée au laser. Comment ça va, ce soir?*

Les spectateurs, qui connaissent leur rôle dans ce rituel, unissent leurs voix pour créer une vague d’approbation destinée à cet homme, cet avatar, cette divinité de la comédie télétransportée de Los Angeles pour leur faire oublier leurs soucis et les rendre heureux pendant une heure. Frank les observe à travers le mur de lumière; il voit ces gens obèses engoncés dans leurs T-shirts trop serrés, avec leurs vilaines peaux, leurs maquillages appliqués à la truelle, leurs horribles coiffures, leurs vilains cheveux, leurs horribles poils, leurs fringues affreuses, leurs visages porcins qui empestent les frustrations exacerbées par des boulots sans avenir, ces gens qui lèvent les yeux vers lui en souriant par avance, car ils ont terriblement besoin de décompresser. Frank a envie de vomir. Il se précipite vers le devant de la scène.

Le spectacle doit continuer.

– *Moi, je ne me sens pas très bien. Vous voulez savoir pourquoi? Parce que les Noirs sont verts, et ils sont verts parce que ces sales Blancs n’arrêtent pas de leur piquer des trucs. Pourtant, le stéréotype, c’est plutôt l’inverse. Le Noir avec sa*

casquette Kangol sur la tête qui court dans la rue en emportant le téléviseur qu'il vient de piquer Mais c'est faux. Elvis a piqué le rock'n'roll aux Noirs, mais c'est lui qui a droit à tous les honneurs. On lui érige des statues. On vend des savons Elvis, du shampoing Elvis. Ce type vole le rock aux Noirs, il meurt d'une overdose de sandwiches au beurre de cacahouète, couché sur le sol de sa salle de bains, la tête dans son vomi, et les Blancs – c'est-à-dire nous, mesdames et messieurs –, les Blancs le collent sur un timbre-poste!

Cette plaisanterie leur plaît; ils rient car ils arrivent en terrain connu.

– Je parle en ma qualité de symbole du syndrome de culpabilité blanche acquis, dont je souffre depuis les années soixante. D'ailleurs, j'envisage d'organiser un Téléthon. Tous les gens de la profession devront y participer et...

À ce moment-là, le cerveau de Frank fait une embardée, il trébuche et loupe une marche. Les yeux plissés, il essaye de se souvenir où il est. «Que font tous ces gens dans mon salon?» se demande-t-il.

Et soudain, ça lui revient. Il se ressaisit.

– Vous avez déjà léché un timbre Elvis? Ça a un goût de Vicodine.

Éclats de rire. Les allusions à la drogue: faciles et infaillibles.

– J'aimerais bien être un timbre-poste. Je veux que le monde entier me lèche le cul.

La plupart des spectateurs suivent Frank; ils ont déjà oublié qu'il s'était interrompu en plein milieu d'une phrase laissée en suspens, se tortillant au bout d'une potence grinçante, comme un criminel des siècles passés. Ils apprécient la plaisanterie sur Elvis, mais ils sont un peu plus mitigés au sujet de la culpabilité des Blancs; c'est un public de salariés qui bossent trop dur pour se soucier de savoir si Elvis s'est empiffré gratis au buffet de la culture afro-américaine. Mais il y a un type (il y en a toujours un) qui se formalise du raisonnement étonnamment lucide

de Frank. C'est un gars d'une trentaine d'années, avec un maillot des Chicago Black Hawks sur des épaules trop étroites pour lui permettre de jouer au hockey.

– Elvis n'a rien volé !

C'est l'Emmerdeur. Il a trop picolé et il veut participer au spectacle, il veut faire rire ses amis, il veut avoir une histoire à raconter au bureau ou à l'usine. «Hé, je me suis fait remarquer par Frank Bones.»

Frank, lui, se dit: «Bon Dieu de merde, laisse-moi finir mon numéro.»

– *Je travaille seul, mon gars.*

Il veut y aller en douceur, il ne veut pas l'éviscérer comme une grosse truite, la chair d'un côté, les arêtes de l'autre. Mais le type insiste.

– Retire ce que tu as dit !

– *Ou sinon ?*

Frank relève le défi, poussé par ce besoin atavique chez le comique de détruire.

– *Tu vas monter sur scène pour me faire un cours sur les diverses influences musicales d'Elvis ?*

Le piège est tendu, le poisson a mordu à l'hameçon, le fruit est mûr.

– Je vais monter te botter le cul, oui !

– *Ouah !*

Frank place la barre plus haut.

– *Allumez la salle.*

Au bout de quelques secondes, toutes les lumières s'allument et Frank scrute le public.

– *Qui est l'enfoiré suicidaire qui a dit ça ?*

Le type se lève, sous les huées d'une partie du public. Il s'est déjà enfilé quatre grandes canettes blanc et rouge de Budweiser depuis le début de la soirée et ses copains, à la fois mortifiés et excités, l'encouragent.

– C'est moi, Bones. Il est nul, ton numéro !

Il a dit ça en riant, sans méchanceté, c'est juste un type bourré qui veut s'amuser.

Avec ce qu'il croit être un grand savoir-faire, le genre qui vous vient quand vous êtes véritablement défoncé et fier de l'être, Frank sort un revolver de sa poche. Oui, oui, une arme à feu, un flingue, et il pointe le cylindre de métal froid sur l'homme au maillot de hockey. Le public ne sait pas trop s'il s'agit d'une plaisanterie, d'une tentative dadaïste pour les emmener vers de nouveaux et dangereux sommets du comique. Duchamp avec un micro, *Comédien descendant l'escalier*. Certains pensent que cela fait partie du spectacle; Frank repousse les limites une fois de plus. Un homme assis à la place G108, gérant d'une boutique Foot Locker, sent naître des palpitations.

– Tu veux savoir quelle est la seule chose que je déteste encore plus qu'Elvis? Je parle de sa période post-Ann-Margret, car ce qu'il avait fait jusque-là, c'était pas mal, même s'il a tout piqué aux brothers... La seule chose que je déteste encore plus que ce gros lard boursoufflé d'Elvis en survêtement blanc orné de brillants qui embrasse Nixon, c'est ses connards de fans.

Le type au maillot de hockey ne peut se retenir, et les Bud parlent à sa place.

– Tu vas regretter d'avoir dit ça!

– Vraiment?

Frank presse la détente de son arme en visant le plafond. Une fois, deux fois, trois fois. Des morceaux de plâtre se détachent et tombent comme des flocons de neige secs truffés de plomb, tandis que, dans la salle, les spectateurs plongent sous les sièges pour se mettre à couvert. Leur peur se mêle aux vieux chewing-gums.

Après cela, Frank a beaucoup plus de mal à trouver des engagements.